

Réflexions sur l'agriculture : de la considération due à l'agriculture

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne**

Band (Jahr): **1 (1760)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-382472>

Nutzungsbedingungen

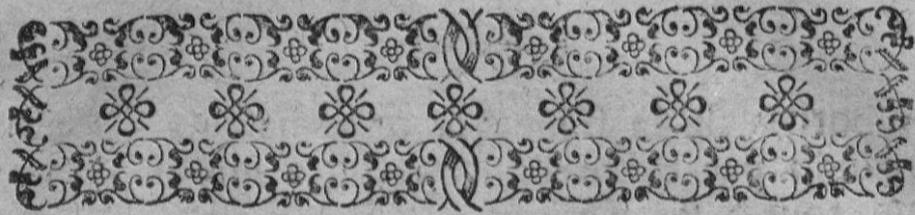
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

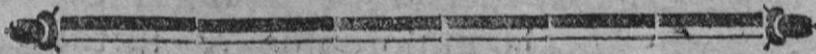
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



I.

REFLEXIONS*
SUR
L'AGRICULTURE.



I.

DE LA CONSIDERATION DUE A
L'AGRICULTURE



TOUT est mode chez nous ;
on l'a dit, & malheureuse-
ment rien n'est plus vray.
Cet Esprit de legereté &
d'inconstance, qui produit
des changements continuels dans nos mœurs
& dans nos manieres, n'est plus confiné dans

A 3

les

* La Société doit certainement la plus parfaite recon-
noissance au sçavant & profond Auteur, de ce qu'il
a bien

les bornes de la France sa terre natale ; il s'est repandu par toute l'Europe, il a infecté presque toutes les Nations.

LA mode si elle se contente de régler l'exterieur & le frivole, est quelque chose de très indifferant en fait de morale ; mais elle ne se renferme plus dans sa sphere. Elle etend son empire sur les arts & sur les sciences. Quelques illustres acquierent un nom & de la gloire par un genre de connoissance ; tout le monde se jette dans ce genre, sans examiner s'il merite les soins qu'on lui donne. Nous avons vû passer successivement le regne de l'erudition, du bel esprit & de la geometrie ; Celui de la philosophie & surtout de la philosophie naturelle s'empare de nôtre siecle. Après ces regnes passagers on est souvent etonné du haut prix qu'on a mis à des connoissances, qui n'en meritent qu'un mediocre.

RIEN ne prouve mieux la deraison de ces vicissitudes que ce qui est arrivé à l'art le plus

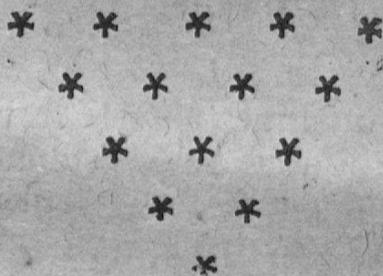
a bien voulu l'enrichir de ce memoire. Sans doute que nos lecteurs admireront avec nous la solidité de ses principes, & la maniere lumineuse avec laquelle il les appuye par des exemples, également justes & frappants. Il pardonnera à ce que nous esperons, le retard de la publication, aux embarras inevitables d'une Société naissante ; Et s'il veut bien à l'avenir nous faire d'autres faveurs de la même espece, il pourra être persuadé d'avance, que l'impression de pieces aussi interessantes ne souffrira aucun delai. Sur celleci nous ajouterons seulement encore à sa requisition, qu'elle a été faite en pais etranger, & pour le service d'une cour de l'Allemagne.

plus nécessaire & le plus utile, l'agriculture. Parmi les restes gothiques d'un gouvernement militaire, nous ne faisons cas que des talents propres à la guerre. La culture des terres étoit abandonnée à une espece d'esclaves avilis, & dont l'avilissement retomboit sur les occupations qu'ils exercoient. Du temps d'une cour polie, le gout faussement delicat d'un courtisan plongé dans la mollesse, méprisoit tout ce qui n'avoit point l'empreinte de ce luxe fin, qui faisoit le caractère du siècle. Rien n'étoit plus ridicule qu'un campagnard; rien n'effrayoit plus la Noblesse, que la triste nécessité de se retirer à la campagne pour y planter ses choux. Un homme qui se sent des talents, & qui trouve les occasions de servir utilement sa patrie, pecheroit sans doute contre ses devoirs, en s'enterrant dans une retraite champêtre.

DEPUIS quelques années le public paroît revenir de ses injustes preventions. Des Philosophes s'occupent de l'agriculture, & les grands favorisent leurs recherches; mais comme les hommes aiment les extrêmes, on fait peut-être trop de cas de cet art, & l'on espère trop de ses progrès. Nous avons des auteurs qui ne prêchent que l'agriculture, qui declament contre la philosophie, les lettres, les beaux arts, les manufactures, le commerce; qui reduisent presque toutes les classes du peuple à celle des cultivateurs, qui proposent des Academies, des Ministres uniquement occupés de la culture des terres. En suivant ce que ces sentiments ont d'outré,

nous verrons bientôt naitre les siecles de Barbarie. Avec un gout uniquement tourné vers l'agriculture, & avec ce systéme tout guerrier, qui s'introduit en Europe, nous serons bientôt une troupe de Goths & de Vandales.

IL est toujours utile d'examiner le vrai degré de consideration, qu'il faut accorder à l'agriculture, les esperances fondées que nous pouvons avoir de ses progrès, & les meilleurs moyens pour la porter à une plus grande perfection; le bonheur d'un peuple ne demande point que toutes les classes s'adonnent à la culture; on n'a qu'à éclairer & à protéger celle qui y est destinée.



II.

DE L'ETAT SUCCESSIF DE L'AGRI-
CULTURE.

L'AGRICULTURE étoit fort estimée des anciens. Sans parler des premiers temps, ou une simplicité grossiere rendoit le peuple insensible aux charmes des arts agréables, & ne leur permit d'exercer que les necessaires, nous trouvons dans les siècles les plus éclairés des ouvrages sur la culture des terres, composés par les plus grands hommes, dont l'éducation prouve le cas qu'on faisoit de l'art qu'ils enseignoient. Xenophon, aussi grand philosophe, que grand capitaine, donna au milieu d'Athenes des leçons d'œconomie. Hieron Roy de Syracuse ne dedaigna point d'instruire ses sujets par écrit, d'un art aussi utile. Les chefs des deux premières Républiques de la terre, Caton consul à Rome, & Magon Suffete de Cartage, sont au jugement des anciens, les auteurs œconomiques les plus fameux. Parmi le Luxe Asiatique & celui de l'Empire Romain nous voyons eclorre des traités d'agriculture estimés & composés par Attale Roy de Pergame; par Archelaus Roy de Cappadoce; par Valerius Asiaticus, jugé digne de l'Empire après la mort de Caligula; par l'Empereur Albinus.

LES anciens n'appelloient point grossier ce qui n'étoit qu'utile, & la frivolité n'avoit pas encore usurpé le droit de la politesse. Il étoit

donc naturel d'estimer un art, dont on avoit reconnu la necessité absolue. Les Romains étoient encore plus interessés aux progrès de la culture qu'aucune autre Nation du Monde. L'Italie couverte de superbes & vastes campagnes des grands de Rome, remplie d'un peuple immense, ne jouissoit que d'une subsistance preciaire, elle se vit forcée de tirer des Provinces voisines les denrées de premiere necessité; ses champs ne suffisoient plus à nourrir ses habitants.

PLUSIEURS événements prouvèrent aux romains les inconveniens d'une subsistance semblable, & les avantages d'un pays, qui tire sa nourriture de son propre terroir. Le jeune Pompée en s'emparant de la Sicile, mit Auguste à deux doigts de sa perte; et cet empereur reconnoissant l'importance des greniers de l'Italie, fit une loy pour deffendre aux Senateurs l'entrée de l'Égypte; un vent contraire, une tempête, qui empechoit l'arrivée des vaisseaux de bled, faisoit trembler pour leurs vies les maîtres du monde; la moindre revolte les auroit affamé. Cette subsistance de quelques provinces est peut-être une des causes de l'etonnante foiblesse de l'empire Romain, qui le rendit la proye des essains des Barbares fortis du nord.

LA dépopulation des Provinces Romaines, causée par ces invasions destructives, fut aussi fatale à l'agriculture, qu'au reste des arts & des sciences. Ces Conquerants Barbares étoient pasteurs ou chasseurs, comme le sont
 aujourd-

aujourd'hui les Tartares & les Sauvages, l'Amérique; ils se contentoient de jouir sans peine, sans travail des vastes deserts de leur conquête; ils ne cultivoient que superficiellement une partie du terrain à portée de leur habitation.

LES arts renaissants; le commerce plus étendu augmentèrent peu à peu le nombre des habitants de l'Europe; il se forma de grandes villes; les paturages, le Betail, la chasse ne suffisant plus à nourrir les peuples nombreux; on se vit forcé à revenir à la culture des terres, à éclaircir les forêts, à defricher les landes. Mais cette culture se ressentoit de l'ignorance des siècles grossiers; elle n'étoit fondée que sur des connoissances bornées de la nature, sur une routine aveugle & incertaine: la physique & l'histoire naturelle devenue plus commune, firent appercevoir l'insuffisance de quelques methodes; on tacha de remedier à ces defauts, mais les effets étoient mediocres, & peu secondés par le gouvernement.

C'EST aux anglois que nous devons les premiers progrès de la bonne agriculture. Les disettes autrefois si frequentes en Angleterre montrèrent à ce peuple marchand & guerrier, que pour exécuter ses grands desseins de commerce, il falloit se procurer une subsistance independante de ses voisins. Après la longue guerre civile entre l'infortuné Charles 1^{er}. & son Parlement, l'Angleterre se trouvant épuisée, on travailla avec ardeur à repa-
rer

revoies pertes par un commerce étendu, & pour parvenir à ce commerce, on le fonda sur une bonne culture des terres. Les savants détruisirent des prejugsés en introduisant de meilleures methodes. Le gouvernement établit une police, extrêmement favorable au cultivateur. C'est depuis cette époque qu'on peut dater la grandeur, la richesse, & la puissance de l'Angleterre.

L'ON sçait qu'une recolte mediocre de ce país fournit pour trois années, & une bonne pour cinq ans la nourriture suffisante pour ses habitants nombreux. L'Angleterre peut employer ainsi une infinité de bras dans les arts, dans les manufactures, dans les Armées, dans la Marine, sans craindre de manquer du nécessaire. Cette crainte, à ce que pretend un ecrivain moderne, arrête depuis un siecle la France au milieu de ses conquêtes. Une disette actuelle ou prochaine la force à faire la paix. On fait la quantité immense de bled, que les anglois fournissent depuis quelques années à quelques Provinces de la France; la Paix uniquement garantit cette ressource; les disettes affoiblissent & depeuplent l'Espagne, & ces disettes sont produites par le decouragement du cultivateur, & par le triste etat de l'agriculture negligée.

IL est un país qui par le nombre & la bravoure du peuple devoit figurer parmi les Puissances de l'Europe; mais il porte en soi un principe de foiblesse, dont en temps de guerre ses ennemis même seroient étonnés. Son terroir

terroir peu fertile demande beaucoup de bras pour être cultivé, & malgré cette quantité de bras produit à peine la subsistance. Les Calculateurs politiques soutiennent, qu'on ne peut armer qu'un homme sur cent habitants, si l'on ne veut ruiner la culture & le commerce. Ce païs qui seroit obligé de prendre un soldat sur cinq habitants, ne sçauroit faire la guerre sans s'affamer : deux campagnes le réduiroient aux plus tristes extremités.



III.

DES EFFORTS MODERNES POUR PERFECTIONNER L'AGRICULTURE.

LES anglois creusoient dans cette riche mine, & en tiroient des tresors pendant le cours de presque un siecle, sans que les autres nations pensassent à les imiter. La derniere guerre pour la succession de la maison d'Autriche paroît avoir éveillé l'attention de l'Europe; dans le cours de cette guerre on s'apperçut clairement, que la force & la puissance d'un etat ne dependent point de cette vaine politique, qui de son cabinet par des negociations triviales, forme des Alliances inutiles, peu sûres, souvent rompues aussitôt que formées: on s'apperçut que pour se faire respecter de ses voisins, il falloit de l'argent & une bonne Armée, par consequent un peuple riche, nombreux & bien entretenu.

ON voyoit encore plus. Les guerres, au lieu de porter sur les fondemens fragiles de la balance imaginaire de l'Europe, se combinent par les interets du commerce. On voyoit trop bien les efforts des grandes Puissances pour s'emparer du commerce universel, & la resistance de leurs voisins, pour s'en conserver du moins quelque branche, pour ne pas reconnoître l'insuffisance de cette ressource. On voyoit l'incertitude des arts, des manu-

manufactures, du commerce pour le soutien d'un peuple : Les états voisins n'ont qu'à deffendre l'importation des produits de l'industrie d'un autre état, pour le reduire à rien, si la force de ce dernier n'est fondée que sur l'industrie, & sur le commerce d'œconomie. Un Elprit de separation gagne tous les peuples : chacun tache de subsister independamment des autres. Il n'est pas question, si cet état isolé est avantageux au genre humain : il peut nous ramener à la barbarie. Mais aussitot que le gouvernement de quelques grands états est monté à produire une separation interessée, la sûreté des moindres états exige qu'ils imitent les grands.

A PEINE la paix d'Aix-la-Chapelle fut conclue, qu'on vit en Europe une fermentation generale. Quantité de bons esprits tournerent leurs vues du côté de l'histoire naturelle, pour perfectionner les arts & l'agriculture. Le gouvernement les favorisa. Les Suedois habitant un país sterile & ingrat, borné & gêné dans son commerce, font des efforts heureux pour corriger les defauts du climat du Nord. Les memoires de Stockholm feront un monument eternel de l'esprit patriotique de tout ce qu'il y a de grand & d'illustre parmi cette nation magnanime. Le Danemarck sous les auspices d'un roy né pour faire le bonheur de ses sujets, imite la Suede. L'Allemagne retentit des projets œconomiques : beaucoup de ses Souverains établissent une police favorable à l'augmentation de la richesse de leurs états.

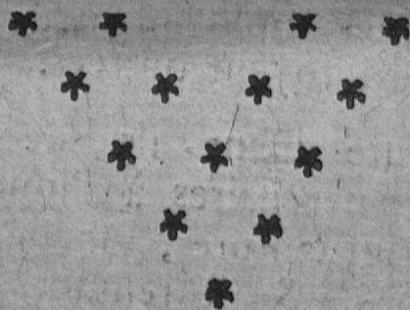
EN

EN France des philosophes font des expériences sur la culture, auxquelles le Souverain, à l'exemple de l'empereur de la Chine daigne assister : les plus grands du Royaume s'y intéressent. Ces semences porteront fruit dans une nation, qui n'a qu'à vouloir pour réussir. L'Espagne malgré les préjugés de Religion appelle Linneus, pour le mettre à la tête d'une nouvelle Academie destinée à cultiver l'histoire naturelle. Le Roy de Sardaigne envoie une colonie de jeune noblesse, pour s'instruire au fond de l'Allemagne. Le Roy de Naples commet à un allemand le soin d'examiner les ressources naturelles de ses états. A Florence on établit une Academie d'agriculture, dont le chef est le premier Ecclésiastique, & les membres, les premiers de la noblesse de la Toscane, qui ne croient point dementir l'urbanité naturelle de leur patrie, en s'appliquant à l'art le plus utile.

QUELQUES Academies en France, quoique formées dans des vues différentes, n'ont point dérogé à leur première institution, en proposant des prix pour des matieres d'une utilité plus reconnue. Elles ont couronné des pieces, qui nous instruisent sur la culture des vignes; sur la nature de la laine; de la tourbe; sur les maladies du bled. Qu'il seroit à souhaiter, que les autres Academies, dont le nombre est déjà trop augmenté, s'avisassent une fois, de suivre plutôt ces exemples de l'amour du bien public, que de tourner éternellement autour de ces sujets frivoles, abstraits, usés, dont elles font l'objet de leurs
leurs

leurs occupations. Les progrès de l'Academie de Dublin devroient les encourager.

EN Allemagne, en Suede on enseigne l'œconomie dans les Universités, & la Jeunesse y jouit de l'avantage, de rapporter à côté du fatras de l'erudition scolastique, au moins quelques connoissances utiles à la vie. Des Officiers du Roy de Suede ne croient point s'abaisser en remplissant ces chaires, pendant que la Noblesse Allemande trouve plus beau de languir dans l'oisiveté d'une Anti-Chambre, que de travailler au bonheur de sa patrie. Il n'y a que le Roy de Prusse toujours grand dans ses vues, qui trouve moyen de l'obliger à se preparer à son service, par l'estude de l'œconomie. L'Imperatrice-Reine vient de faire un etablissement pour la perfection des Mines.



IV.

DES METHODES POUR AUGMENTER LA
FERTILITE DE LA TERRE.

CES efforts redoublés de presque toutes les Nations seront-ils couronnés par les succès qu'on en espere? Swift fait exposer par Gulliver à un des Roys de ses païs imaginaires, toutes les finesses de la politique du systéme de l'Europe: le Roy lui repond froidement: si j'avois un homme, qui sçeut faire venir deux epics, ou jusqu'ici il n'en vient qu'un seul, je ferois plus de cas de cet homme, que de tous vos grands politiques. Cette connoissance seroit admirable en effet, mais seroit-elle possible? Ne surpassoit elle point nos forces! Il y a des incredules, qui doutent de l'accomplissement de nos esperances, & qui les croyent outrées.

IL est triste disent-ils, de voir les deux arts les plus necessaires à l'homme, la medecine & l'agriculture, si incertaines dans leurs principes, & si remplies de conjectures dans leurs exercices: mais qu'on fasse attention, que c'est le sort de toutes les connoissances humaines; nous ne sçaurions entrevoir la nature que peu à peu & par partie. La medecine sans doute n'a point fait les progrès qu'on pourroit attendre du cours & des lumieres accumulées de tant de siecles. Cet art trop compliqué, dangereux dans ses ex-
periences,

periences ; ne permet qu'une marche lente & mesurée pour les nouvelles découvertes : l'agriculture plus simple, dont on ose varier & multiplier les essais sans conséquence, peut marcher d'un pas plus assuré vers la perfection ; on l'a retardé jusqu'ici par un attachement superstitieux à la routine aveugle de nos ancêtres.

IL ne sera pas inutile d'examiner la cause de la fertilité de la terre, pour juger, si l'on a épuisé tous les moyens pour la lui donner, ou s'il existe encor de nouveaux moyens propres à l'augmenter. Deux considérations se présentent en faisant cet examen. Une cause matérielle qui fait la fertilité, & la destruction des obstacles, qui empêchent l'activité de cette cause.

LA décomposition des végétaux nous les montre composés d'une petite portion de terre fixe, d'une grande de terre inflammable, & d'une plus grande de l'eau pure. La nourriture des plantes doit contenir par conséquent les mêmes matières. Ces matières seront la cause de la fertilité de la terre, qui n'est qu'une nourriture plus abondante & suffisante pour produire un plus grand nombre de végétaux.

QUOIQU'IL soit prouvé que des matières répandues dans notre atmosphère, contribuent au progrès de la végétation, les plantes cependant tirent leur principale nourriture de la terre : que les matières viennent de la terre même, ou de la corruption

des autres corps , ou de ce qui est fourni à la terre par l'air & les pluyes.

LA terre fixe qu'on trouve dans les plantes , fait penser à quelques auteurs , que la terre elle même en substance s'introduit dans la vegetation , & qu'une terre très fine est une des causes de la fertilité. Ils appuyent leurs sentimens sur l'utilité des labours multipliés. Nous verrons après une raison plus probable de l'avantage des labours.

EN faisant attention à la marche de la nature , on ne sçaura s'imaginer que la terre simple s'introduise dans la composition des corps organiques. Nous ne connoissons aucun exemple d'une mixtion semblable : ce sont les sels , qui sont l'agent universel , dont la nature se sert pour former les corps solides.

L'EAU ce dissolvant unique , est le vehicule , qui apporte les sels & la terre inflammable dans les plantes. On sçait que la partie aqueuse des sels aime à se joindre à la terre inflammable , & laisse tomber sa propre terre , destinée à donner de la solidité aux corps. Cette nouvelle mixtion se fait par la circulation des sucs.

DE quelle nature sont ces sels ? Les auteurs qui ont reconnu la nécessité des sels , sont tombés successivement sur le nitreux ou sur l'alcali. L'acide pur est ouvertement destructif ; mais si nous avons un sel , qui joint dans sa composition l'eau , la terre & l'inflam-

l'inflammable, nous avons ensemble, tout ce qui forme les vegetaux : tel est le sel volatil urinaire. L'experience est d'accord avec ces conjectures. Par la decomposition des terres fertiles on n'y trouve que ce sel. Nous sçavons encore que nôtre atmosphère en est remplie. Toutes les matieres qui contiennent ce sel contribuent à la fertilité ; c'est une des causes de l'engrais par les marnes, & par toutes les terres calcaires en general : il se trouve dans beaucoup de vegetaux, mais sa plus grande abondance est dans le regne animal. Il faut avouer pourtant, que la nature employe la putrefaction pour donner à ce sel la vraie consistance : voici la raison de la fertilité de tous les engrais composés de matieres vegetales & d'animales putrefiées, de coquillages, ou de vegetaux corrompus, comme la terre noire de prés & de bois.

EMPLOYONS nous toutes ces matieres, remplies actuellement de ce sel, ou qui pourroient le fournir par une preparation legere ? Les Jardiniers connoissent une composition, qui montre la grande fertilité du nitre naissant. Un gentilhomme allemand fit creuser une cave, & en tira une terre, qui reveilla son attention par une ressemblance avec le pyrite. Pour faire un essai il fit mettre cette terre dans ses vignes, qui luy donnèrent longtemps une quantité surprenante de vin, & d'une qualité inconnue jusqu'alors dans la province. Combien de matieres semblables sont peut-être à nos pieds, que nous meconnoissons ! Des gens intelligents déplorent le mal-

heur de la Suede, qui est obligée de bruler la tourbe, au Lieu de la mettre sur ses terres labourables.

LES plantes succulentes tirent peu de nourriture de la terre, mais beaucoup de l'air : elles abondent de ce sel volatil, qui se developpe par la pourriture. On a partout des terrains éloignés moitié steriles, dont le produit ne rembourse pas la depense du transport de l'engrais. Ne pourroit on pas y semer de ces plantes succulentes qui trouveroient une nourriture suffisante par les influences de l'air ? On pourroit labourer les champs semés de ces plantes : leur putrefaction rendroit à la terre les sucs necessaires pour la production des vegetaux d'une autre espece.

LA seconde consideration à faire dans l'examen des causes de la fertilité de la terre, c'est celle des obstacles, qui empêchent l'entrée des sels & leur activité ; une terre forte, dure, compacte, ne peut-être penetrée ni par l'eau, ni par les influences de l'air. Les racines des plantes n'y sçauroient s'étendre assez pour chercher leur nourriture : une terre trop meuble ne retient ni l'eau ni les sels necessaires : une trop humide noie les vegetaux : une aigre les detruit par l'abondance de l'acide.

POUR detruire les obstacles de la fertilité d'une terre forte, il faut la rendre plus meuble ; on a pour cet effet un moyen mecanique : la frequence des labours, qui
en

en diminue la cohesion, & la dispose à recevoir les sels requis. C'est le principe de la methode de Tull, renouvelée par Du Hamel. La methode est bonne, mais on manque souvent de bras, & du betail necessaire pour cette augmentation du travail champêtre.

IL est des moyens physiques pour rendre la terre plus meuble: tel est celui de l'engrais, qui ne donne pas seulement de nouveaux sels à la terre, mais qui par la fermentation qu'il y cause, divise ses parties trop cohérentes, & les dispose à la vegetation. Tel est l'employ de la marne, de la graye, de toutes les terres calcaires, de la chaux artificielle, matieres qui separent les terres fortes, & qui sont toutes pretes à recevoir le sel repandu dans l'atmosphere. Les Anglois comme on sçait, se servent de ces methodes avec avantage. En parcourant les ouvrages œconomiques, qui nous restent des anciens, on la trouve deja très bien exposé, & l'on est etonné de voir, que les modernes ont tardé si longtemps à la reprendre.

LE fer est le metal le plus repandu sur la surface de nôtre Globe. Il y a peu de corps qui n'en contiennent, & les terres fortes en sont remplies. On sçait qu'une solution de fer, faite avec de l'eau simple, mêlée de sable, forme à la fin un corps très dur, une espece de petrification. Voila la raison principale de la quantité de pierres & de la croute impenetrable, qui rendent presque steriles les champs des pays montagneux,

où les terres fortes sont communes. Pour les fertiliser il faut détruire le fer, ou en diminuer au moins la quantité. La chaux vive en s'emparant des parties de ce metal, le détruit, ou l'empêche de paroître. Une connoissance profonde des Fossiles pourra nous enseigner encore plus des matieres propres à produire cet effet. J'ai rencontré souvent dans des lieux humides, une terre, qui par sa legereté & par sa couleur ressembloit à la meilleure terre des jardins. Le cultivateur trompé par cette ressemblance, en concevoit la plus belle esperance, & paroissoit étonné de la sterilité absolue de cette terre. Les essais me la prouvérent ferragineuse, melée de bitume, & approchante de la terre appelée *Mulm* par les Suedois.

LE défaut opposé à celui des terres fortes, est la trop grande mobilité de la terre. On en trouve de bonnes, mais si legeres, qu'on les prendroit pour de la cendre. Le sable n'est qu'un amas de petites pierres. Ces terres n'ont jamais la consistance necessaire pour la production des vegetaux. Les Anglois remedient à ce défaut par le melange d'une terre glaise bleuatre, qui incorporée avec le sable forme un terrain excellent. Il y a des fermes qui rapportent dix fois plus qu'elles ne faisoient avant cette amelioration. Par tout où il y a des sources, on trouve une terre glaise bleuatre, mais le cultivateur ignore sa nature & son usage.

L'HISTOIRE fabuleuse des Severambes parle d'un moyen pour fertiliser le sable; en
y in-

Y introduisant l'eau d'une riviere. L'idée est bonne, quoique prise d'un Roman: c'étoit la methode des Perfes. Les eaux d'une riviere chargées de limon le depolent à la suite du temps dans le sable, & lient les parties eparses: une prairie arrosée forme à la longue un terroir tout different des champs voisins.

DANS plusieurs païs on s'est donné des peines infinies pour cultiver les landes. La rareté de l'eau dans ces Cantons arides rend inutiles les efforts des habitants. On a tenté ces ameliorations par des plantes, dont la corruption fit esperer un engrais naturel. Le peu de succès de ces essais fait perdre trop tôt courage. On auroit reussi peut-être avec des plantes plus succulentes. J'ai vû des Bruyeres du Holstein fertilisées par une culture repetée du bled sarrasin, & les sables des environs de Hambourg affermis par la même plante, avec laquelle les Suedois arretent le sable mouvant.

L'EAU trop abondante d'un terrain peut être detournée par des canaux. On a desséché des bras de mer, des lacas, des marais, & on les a convertis en terres labourables. Si l'humidité n'est pas assez grande pour demander des écoulements, le melange des terres calcaires suffit pour la detruire. Les mêmes terres adoucissent l'aigreur du sol, qui ne tire son origine que du fer, & du séjour prolongé de l'eau sur le terrain. Dans plusieurs païs on employe avec utilité pour cet effet la chaux vive.

V.

DES METHODES POUR AUGMENTER ET
POUR PERFECTIONNER LES PRO-
DUCTIONS DE LA TERRE.

LA fertilité de la terre exige qu'on accom-
mode à sa nature les productions qu'on
lui demande. Il est trop connu, que les
plantes ne viennent pas également bien dans
tous les terroirs. On n'a pas assez varié les
essais sur les bleds, qui croissent dans les pays
étrangers. Le bled de Syrie reussit très bien
en Allemagne. En Suede on cultive avec
avantage plusieurs espèces de bled Sarrafin ap-
porté de la Syberie. Sans une espèce de grand
millet, decouverte par hazard, les plaines sa-
blonneuses de la Mesopotamie ne pourroient
nourrir leurs habitants.

LES pays où le climat permet la culture
du ris, jouissent d'un grand avantage. Un
seul arpent de terre planté de ris, nourrit
jusqu'à huit païsans chinois. En Angleterre
on compte 6. à 8. arpents de terre pour l'En-
retien d'un seul paysan. Le mays donne une
nourriture encor plus saine & plus abondante.
Un Sauvage allant à la guerre, porte aisément
sur soy sa provision pour deux mois. En
Piemont cette espèce de bled fait la nourriture
principale du peuple. Aux environs du Rhin,
où le bled ne venoit plus que difficilement,
de vastes champs sont couverts de mays,
&

& cette culture occasionne un riche commerce avec le bétail engraisé par le maïs contre le bled, dont les Cantons voisins regorgent.

NOUS avons des végétaux, qui remplacent le bled, ou qui adoucissent la disette. Une plante venue de l'Amérique, nourrit le peuple jusques dans le Nord, où elle devrait être étrangère. Il est à presumer que les climats éloignés ont des productions naturelles, qu'on pourroit expatrier, & familiariser avec le nôtre.

IL est incontestable, que la culture de la denrée la plus nécessaire mérite le premier soin: mais dans les endroits, qui ne sont point favorables à celle du bled, ou qui en abondent, ne pourroit-on pas cultiver les plantes indispensables à notre commerce, à nos manufactures? Le lin, le chanvre nous sont devenu presque aussi nécessaires que le pain. Des endroits humides produisent peu de bled, & la garance les aime. Quelques provinces de la France, & quelques Cantons de l'Allemagne ont gagné des richesses par le Pastel, par la Gaude, par la Sarrete.

ON remarque que les Isles de l'Amérique deviennent stériles; elles ne sauront fournir à l'avenir la quantité d'indigo requise pour nos manufactures; le prix de cette drogue sera du moins trop haut. Beaucoup de plantes d'un verd foncé contiennent le bleu aussi bien que l'anil; si l'on pouvoit détruire par une fermentation convenable le jaune qui masque le bleu. La Sophora de l'Amérique
Septen-

Septentrionale ; production d'un climat ressemblant à celui de l'Europe, pourroit avec le temps former une nouvelle branche de nôtre culture.

NOS Jardins n'ont pas encor adoptés les legumes des païs étrangers, qui viennent aisément, & qui donnent une nourriture également saine & agreable. Les voyageurs du 16^{me}. siecle nous enseignent deja des legumes en usage dans l'Orient, que nous n'avons point transplanté en Europe. Il nous en est venu, mais d'une espece à favoriser plutôt le luxe des grands, que les ressources du peuple. A Constantinople on cultive actuellement quantité de legumes, qu'on ne connoit point chez nous, dont la culture est facile, & le goût plus revenant que tant d'autres dont la graine est l'heritage de nos peres. Les Suedois tachent de profiter de cette découverte.

TOUS nos arbres fruitiers sont étrangers. Nos tristes climats ne produisent naturellement que des fruits sauvages. Nous ne sommes riches que par les depouilles de l'Asie. Les vastes regions de l'Amerique nous etalent une grande varieté d'excellents fruits, que nous pourrons accoutumer à nôtre soleil. Jusques ici nous n'avons fait que puiser les mines ; acceptons aussi ce qu'elle a de plus utile & de moins dangereux.

LA vigne fait un objet important dans l'agriculture generale : malgré son importance, elle est bien éloignée de sa perfection.

On

On neglige egalement le choix des plantes, & le melange du raisin. La grande varieté des vignes, naturelle aux pais meridionaux fait l'ornement des Jardins de nos curieux, sans qu'on en tire usage pour ameliorer le vin. Nôtre gout pour les plaisirs, joint au gout dominant pour l'œconomie, devoit nous engager à forcer nôtre terroir à nous fournir une liqueur, dont la perfection nous epargneroit tant de depenses. Peu de Cantons imitent l'exemple de la Champagne, qui par des essais continuels, par le soin de choisir & de meler le raisin, est parvenue à donner au vin une qualité si supérieure à ceux des siecles passés, que la difference en est presque incroyable.

J' A I appris dans mes voyages plusieurs secrets, que les marchands employent pour perfectionner leurs vins. On est prevenu contre ces methodes : on les taxe de brasserie; mais à proprement parler, quel est le vin, qui ne soit brassé? C'est une liqueur artificielle, dont la bonté depend en partie de la bonté du raisin, tout autant d'une fermentation heureuse, & souvent de l'intelligence à ajouter des moyens pour aider cette fermentation. Si les moyens n'ont rien de contraire ni au gout ni à la santé, je ne vois aucune raison pour les reprouver. Nous n'avons pas encor approfondi, il est vrai, la nature de la fermentation. Il nous reste à decouvrir la maniere de la diriger, & de concourir à la vraie mixtion du vin : une trop forte & trop longue l'affoiblit : si on
l'arrête

L'arrête trop tôt le vin est dangereux à la santé

LE bétail est également nécessaire pour soulager le travail du cultivateur, pour sa nourriture. Nous tirons des animaux domestiques une infinité de matières indispensables pour nos manufactures. L'Augmentation du bétail, & la perfection interesse extrêmement l'œconomie champêtre: nous nous contentons cependant des races de ces animaux utiles, que nous trouvons dans nos climats depuis un temps immémorial. Ces races sont étrangères. Il est probable, que le cheval & le bœuf sont originaires des pays de l'Orient. Il est certain au moins, que l'âne nous vient des deserts de l'Arabie.

APRES quelques générations les animaux des pays chauds s'accoutument au nôtre: il y en a encor, qui transplantés, pourroient nous être d'une grande utilité. Le dindon, le faisan, la pintade en sont des preuves. Le chameau s'est familiarisé avec le climat de la Saxe: on a dans quelques provinces une race de vaches des Indes, qui donnent plus de lait que les nôtres, & qui se contentent d'une plus mauvaise nourriture. Alstroën essaye d'introduire en Suede la belle race des chevres d'Angora. Les cochons de la Chine, préférables aux nôtres, réussissent parfaitement bien dans les pays septentrionaux. On a peuplé des étangs en Suede de poissons étrangers.

ON neglige assez la perfection des animaux domestiques: Ce n'est que le cheval qui

qui merite jusqu'ici nôtre attention. Cet animal guerrier interesse trop l'esprit militaire du siecle, & les amusements des grands, pour n'avoir point reveillé l'attention du gouvernement. L'espece des chiens même a été plus cultivée, que celle des animaux plus utiles. Tant sommes nous portés à preferer nos plaisirs à nos avantages réels. Il n'y a que la Suede qui suive l'Angleterre, qui avec des soins continués est parvenue à se donner une race de brebis si superieures à celles du reste de l'Europe, & qui donne la laine la plus fine.

LES prairies fournissent generalement à l'entretien de ce betail. Il est des Cantons heureux, où l'abondance des eaux, & l'industrie des habitants a formé des prairies flottantes, qui ne laissent rien à desirer. Mais ces eaux fertiles ne se trouvent point partout, & l'on voit souvent des terrains arides en prés, qui sont l'image du betail languissant, qui en est nourri. Il est prouvé qu'un arpent de foin semé donne autant de fourage, que plusieurs arpents de prairie ordinaire: la culture des foins semés est pourtant negligée. L'Amerique septentrionale produit quantité de foins, que nous ne connoissons pas assés, & qui promet une Nourriture plus facile & plus abondante à nôtre betail. On n'a point cultivé les *Turnips*, qui engraisent ce nombre prodigieux de moutons en Angleterre. On a méprisé le projet sensé d'un Allemand pour tirer plus de profit d'un troupeau, en le nourrissant dans l'etable. Un essai mal combiné

combiné d'un particulier, qui echoue faute d'intelligence, degoute trop tôt une province entière.

ON se plaint de la rareté de bois (denrée d'une nécessité absolue) Il est pourtant des païs, où les plaines fertiles sont couvertes de forets: plaines qui employées au labourage, porteroient plus de profit, & augmenteroient le nombre du peuple, en lui donnant plus de moyen pour subsister. Que cette rareté soit réelle ou imaginaire, on ne prend que peu de soin pour la prevenir. On ne plante guères des forêts. La nature pourtant veut être secondée par l'art. En semant, en plantant des bois, on pourroit menager mieux le terrain, choisir des arbres, qui viennent plus vite, qui sont plus convenables à la nature du terroir, & qui fournissent plus de bois. On fait en Allemagne des essais avec la meleze. L'Angleterre a des plantations de chênes, qui surpassent ceux qu'on abandonne à la nature.

IL y a dans les pays étrangers, & souvent dans les meridionaux des arbres utiles, qui pourroient se familiariser avec nôtre climat, & enrichir nos forêts. Le marónier originaire de la grande Tartarie, le Tulipier du Canada ornent nos allées. Le cedre & plusieurs arbres de Syberie reussissent en Allemagne. On sçait quelle riche moisson Mr. Kalm raporta de l'Amerique septentrionale. Plus de cinquante nouvelles espèces d'arbres supportent le froid de la Suede, & y viennent très bien:

ce n'est pas parceque nous manquons d'arbres sauvages, qu'il faudroit en adopter d'étrangers: ceux - cy, ou promettent un accroissement plus prompt, ou du fruit utile, ou à coté de leurs bois encore des avantages pour les arts & pour les manufactures. L'arbre de la cire, planté en Europe, pourroit former une branche de commerce. Il reussit en Allemagne. Une quantité, etonnante d'arbres natifs des autres climats viennent en plein champ en France & en Angleterre. Un philosophe nous a donné depuis peu un traité excellent de leur culture.



VI.

DES MOYENS POUR MULTIPLIER ET
POUR REPANDRE LES CONNOIS-
SANCES SUR L'AGRICULTURE.

POUR constater l'utilité des methodes de-
ja connues, pour en inventer de nouvel-
les, il faut des hommes, dont les connoif-
sances & les vues soient bien au-dessus de
celle du cultivateur; le peuple borné dans
son education, absorbé dans les soins de ga-
gner sa vie, n'est point fait pour perfection-
ner l'agriculture. C'est le rôle du philoso-
phe, qui approfondit les principes, les com-
bine avec les faits, & en deduit les conse-
quences à l'usage du genre humain. Le faux
prejugé, qui attacha peu de consideration aux
connoissances œconomiques, empêcha les
esprits de s'y adonner. L'ambition des sça-
vants trouva plus à se satisfaire par cette eru-
dition fastueuse & souvent inutile, si long-
temps en honneur parmi nous. Ce prejugé
s'affoiblit: le souverain peut le détruire. Le
regne des mots passe; celui des choses ar-
rivera. On commence à former des acade-
mies, comme nous avons vû, pour le pro-
grés de l'histoire naturelle & de l'agriculture.
Mais jusqu'ici ce ne sont que des sociétés li-
bres, dont les membres par leur état, & à
cause de leurs occupations, ne sçauroient
donner assés de temps & d'application à ces
connoif-

connoissances. Une science aussi étendue & aussi compliquée que l'œconomie, qui embrasse tous les êtres, & qui impose un tribut sur toute la nature, demande les soins d'un homme entier & sans partage. On sera obligé d'établir des academies, ou au moins des classes des anciennes academies, composées de membres pensionnés, uniquement occupés de l'étude de cette science.

ON sera obligé à plus encore. Les expériences d'agriculture sont lentes & coûteuses. Un essai emporte quelques fois le revenu d'une terre pour plusieurs années. Tous ceux qui ont le desir, & qui seroient en état de faire de bonnes expériences, ne possèdent pas toujours des terres. Il faudroit destiner un fond suffisant pour la dépense; & un terrain assés vaste, assés varié pour le succès des essais de l'academie. Les prix produisent rarement l'effet qu'on en espère. L'incertitude de les obtenir & leur modicité ne permettent d'y concourir qu'à ceux qui travaillent pour la gloire, & les plus habiles se trouvent souvent dans des circonstances, à ne pouvoir point travailler uniquement pour la gloire.

UNE academie semblable nous promet encore des découvertes isolées, qui quoique n'allant pas directement aux methodes de la culture, ne laissent pas d'y porter des influences avantageuses. On connoit celle de Linnæus sur les saisons des plantes, & sur de certaines maladies du betail: celles de Mr.

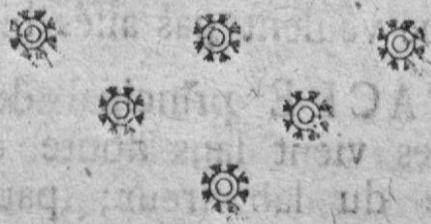
Du Tillet sur les maladies du bled. Un fléau dangereux afflige la Toscane : une espèce de liserons détruit les legumes & menace déjà les champs. C'est à un botaniste à enseigner les moyens de délivrer ce beau pays de cette peste singulière.

CEUX qui aspirent aux places de ces académies, ne sauraient avoir trop de connoissance. Les sciences utiles se tiennent par la main, & se prêtent un secours mutuel. La physique générale; l'histoire naturelle; la botanique, la mineralogie, la chymie, la mécanique, la pratique commune de l'agriculture, tout sera également nécessaire aux membres de l'academie. La nature n'est jamais ingrate : elle recompense largement l'ardeur de ceux qui tachent de la connoître.

LES découvertes des sçavants seroient un trésor deterré, & perceroient jusqu'au laboureur. Le possesseur des terres, qui a de l'éducation à l'ordinaire, & qui lit souvent tant bien que mal, pourra s'instruire dans les memoires, qu'une academie doit publier. Pour éclairer le laboureur, on pourroit distribuer un bon abrégé clair & simple des premiers principes de l'agriculture, & des methodes les plus convenables à sa province; abrégé qu'il faudroit introduire dans les écoles, où la jeunesse du peuple reçoit son education. On a souvent proposé ce moyen, & on ne sauroit assez le proposer à l'attention du souverain.

QU'ON ne croye pas ce projet chimerique

que ou impossible ; il est prouvé par l'expérience , qu'on fait plus du peuple , qu'on n'en espère. Un prince d'Allemagne changea tout à fait la face de ses états, il y a à peu près un siecle. Ce souverain vraiment grand homme par ses vertus civiles , fit instruire son peuple par un abrégé de connoissances utiles , qu'il prescrivit aux écoles de village : il fit apprendre à ses païsans jusqu'au dessein & de la musique. Quoique ces instructions ne subsistent plus dans leur première vigueur : on est surpris de la différence des lumières entre les habitants de ce païs & leurs voisins. Tous les villages ont une bonne musique dans leur eglise. Il y en a peu , où l'on ne trouve assés de païsans , bons musiciens , pour exécuter un concert de la musique la plus sçavante de l'Italie.



DU C 3

VII.

DU CONCOURS DE LA LEGISLATION
AU PROGRES DE L'AGRICULTURE.

TOUS ces moyens pour perfectionner l'agriculture générale restent sans effet, si le Législateur ne les seconde. Sans le secours des bonnes loix toutes les instructions seront imparfaites. L'esprit du gouvernement, l'arrangement des finances, les anciennes coutumes degenerées en loix, sont quelques fois si défavorables à la culture des terres, qu'on ne peut rien espérer de cette dernière, sans avoir reformé les obstacles. Mais on evite les changements; on craint leurs inconveniens, qui étant moindres, que le bien qui en resulte, devroient cependant disparoître devant l'utilité publique. On n'a souvent qu'à vouloir; mais les hommes ne veulent pas allés bien.

L'OBSTACLE principal de l'amélioration des terres vient sans doute de l'impuissance absolue du laboureur; pauvre ou accablé d'impôts, il n'a ni le pouvoir, ni la volonté de faire des dépenses pour cette terre qui les lui rendroit avec usure; son ame énervée par la misère ne sort point de la sphère de ses besoins journaliers; il marche comme une bête surchargée, pésamment, les oreilles baissées, dans le chemin tracé par ses ancêtres. Il est même des pais, où il sçait, opposé que ses facultés, ou un instinct heureux

reux le portassent à augmenter son industrie, que ce nouvel effort ne seroit recompensé que par une foule d'impôts dont on l'inondera l'année d'après.

TOUT système de finance, qui fait tomber par préférence, ou même arbitrairement sur le laboureur le poids des impôts, est vicieux, puisqu'il bouche la source la plus abondante & la plus sûre des richesses de l'état; il n'est pas étonnant que des systèmes pareils prevalent dans nos gouvernements. Taxer des terres ne demande aucun effort de génie: cet arrangement saute aux yeux. Taxer l'industrie générale dans une juste proportion, sans choquer l'esprit d'aucune de ses branches, est le chef d'œuvre de la législation, & nous n'y parviendrons peut-être jamais. En attendant il reste certain, qu'il faut ménager le cultivateur, & les systèmes de finance, qui s'approchent le plus de ce principe, ou qui s'en éloignent le moins, seront toujours les meilleurs. Les maximes d'une saine politique pourtant ne permettent peut-être point qu'on décharge entièrement le laboureur; ce seroit détruire son industrie. Il y a des pays, où la modicité des impôts ne tirent point la Culture de son état de langueur. Le même esprit du gouvernement, qui cause cette modicité détruit les arts & le commerce. Souvent les hommes ont besoin d'un aiguillon, qui les empêche de s'abandonner à la paresse.

NOUS connoissons un état en Europe, où le peuple sans être accablé par les taxes,

se trouve presque dans une impuissance semblable à celle du laboureur des païs, où le système des finances est vicieux. Dans ce païs le peuple gémit sous un poids aussi péfiant, que la quantité des impôts; sous celui des rentes constituées, on a permis trop légèrement à des rentiers oisifs de taxer sans mesure l'industrie des habitants de la campagne. Un laboureur mauvais œconome contracte des dettes considerables. Ses descendants trouvant la même & malheureuse facilité suivent ce mauvais exemple. Leur postérité est chargée au dessus de ses forces, elle reste dans la pauvreté & ne peut plus en sortir; on auroit pû prevenir cet Inconvenient, on pourroit l'adoucir encore, en etablissant des registres publics des fonds de terre, & des dettes de chaque laboureur. Il ne lui faudroit permettre alors de contracter des dettes, que dans une juste proportion avec la valeur de ses fonds de terre. Toute dette passant une somme fixe & modique, necessaire pour le commerce journalier, seroit declarée invalide, si elle étoit faite sans la permission du magistrat du lieu, & pour engager ce magistrat à ne point accorder trop facilement cette permission, on pourroit le rendre responsable des dettes autorisées, qui surpassent la proportion prescrite avec les facultés du debiteur.

LES hommes ne s'attachent qu'à ce qu'ils regardent comme leur propriété. Il est impossible que la culture fleurisse dans un païs, où le peuple n'est que le sous - fermier. On
a re-

a reconnu si bien les désavantages de l'esclavage de la glebe, qu'il y a peu d'état, qui n'aient aboli une coutume aussi barbare; mais il ne paroît point qu'on sente avec la même évidence les inconveniens des grands possesseurs de terres, qui réduisent à l'état de simple fermier la plus grande partie du peuple. C'est un abus, qui est si bien entrelacé avec quelques constitutions, qu'il sera très difficile, ou tout à fait impossible de l'en arracher. Tout ce qu'on peut espérer, c'est d'en arrêter les progrès. Il seroit peu faisable de déterminer une certaine quantité de terrain pour les possessions de chaque classe des citoyens, comme il se pratiquoit dans les anciennes republics. Si le commerce devient plus solide & plus honorable, la propriété des terres rentrera en partie dans les mains du peuple, comme il est arrivé en Angleterre.

ON pourroit croire que le terrier puissant peut améliorer les fonds comme le païsan, & que le possesseur est indifférent. S'il étoit possible, ou s'il étoit dans nos mœurs, que le propriétaire habitât toutes ses terres, le mal ne seroit pas si grand; mais combien avons nous de propriétaires, qui ne connoissent leurs terres que par quelques voyages précipités, qu'ils y auront fait pour les pisser, & pour en rapporter les deponilles dans la capitale? Aussi longtems que les grands mettront leur grandeur, dans cette foule oïfise qui les entoure: aussi longtems que nos souverains ne seront pas du sentiment de Henry IV.

qui n'aimoit pas voir, à ce qu'il disoit sur le dos de ses courtisans leurs moulins & leurs fermes: aussi longtemps les terres appartenantes aux grands propriétaires seront les plus négligées. J'ai vû des gens détruire pour un jour de galla, leurs bois les plus nécessaires, & les faire broder sur leurs habits.

IL est prouvé par un auteur moderne, que les droits seigneuriaux & celui du retrait bornent les progrès de la culture. Le possesseur d'une terre sujette au droit de directe, ne fera point de dépense, dont le profit en grande partie tombera sur un étranger: où le retrait est établi, la propriété des terres reste incertaine pendant un temps quelques fois assés considérable. Ces droits sont souvent abusifs, & toujours un reste barbare du gouvernement gothique. Nous n'avons plus ce gouvernement: il faudroit donc abandonner aussi les coutumes qui en sont la suite ridicule. Le bien public, l'avantage du cultivateur, la commodité même du seigneur, demandent qu'on échange ces droits seigneuriaux contre une rente modique annuelle, & qu'on abolisse le retrait.

LE laboureur ne jouit non plus en entier de la propriété de ses fonds, s'il n'ose les mettre en œuvre suivant son intelligence & ses lumières. L'arrangement ordinaire des sols, & les vastes champs sans séparation le privent de cette liberté. Un homme industrieux pourroit trouver plus de profit à desoler sa terre, & à se passer de la jachère.

La

La methode de Tull l'exige. Cet homme pourroit reconnoître à la nature de son terroir, que des espèces de bled, ou des plantes qui viennent trad, seroient d'un plus grand rapport. Il pourroit preferer le foin semé aux prairies. Toutes ces entreprises sont gênées par les voisins. Il faut se regler sur les saisons accoutumées, & sur celle du paturage.

ON a remedié en Angleterre à cet inconvenient par les enclos, qui font la premiere cause de l'état florissant de la culture de ce royaume. Le parlement accorde la permission de separer les fonds par des hayes à toutes les Communes, qui la demandent; mais il ne faudroit pas se contenter de permettre ces enclos, il faudroit les ordonner, puisque leurs avantages sont sans nombre. Les hayes vives dont on les entoure, donnent du bois dans les cantons où il est rare, & de l'abri aux moissons qui y croissent, & au betail qui y est enfermé. On y seme des foins, des turnips, toutes les espèces de plantes utiles, & qui subsistent longtems; on donne de labour tant qu'on veut, & dans le temps le plus convenable. Chacun enfin cultive ses fonds au mieux, sans dependre ni du caprice, ni de l'ignorance de ses voisins.

LES droits de paturage paroissent defendre cet établissement: mais une coutume d'un mince produit, fondée uniquement sur d'anciens prejugs, doit ceder à l'utilité publique. Si ce droit appartient à la commune, chaque
habi.

habitant sera richement dedommagé par son profit particulier, de la petite perte qu'il fait sur la totalité des paturâges. Si ce droit appartient à un seigneur, le bien général veut, qu'on fasse une juste appréciation du produit, & qu'on le convertisse en redevance annuelle, payable par la commune. Ce préjugé sur la nécessité du paturage, donne encore une non-valeur à beaucoup de terres. Presque tous les villages possèdent des terres très étendues, destinées au paturage en commun. Ces terrains abandonnés à la nature, gâtés sans cesse par le bétail, ne rapportent que peu de profit. Le bétail fatigué, en cherchant sa nourriture, n'en trouve qu'une si modique & si mauvaise, qu'elle suffit à peine à lui faire traîner sa vie.

Si les enclos étoient établis, on pourroit se passer des paturâges en commun. Le bétail mieux entretenu par le produit des enclos, profiteroit mieux, & seroit d'un plus grand rapport aux propriétaires. Il faudroit alors obliger les communes de vendre ces terrains communs à des particuliers, ou de les leur céder au moins pour un cens annuel. La culture générale, la population y gagneroit. Ces terrains améliorés fourniroient des denrées, qui ne pourroient exister sans cet arrangement. Le cens annuel seroit employé pour l'entretien des pauvres de la commune, pour lequel on est obligé de faire sans cet expédient des cotisations si difficiles & si désagréables.

LE local des habitations du laboureur peut favoriser cet établissement. Il est prouvé par l'expérience, que les païsans, dont les habitations sont dispersées dans l'enceinte de leurs fonds, sont mieux à leur aise, que ceux qui sont enfermés dans un même village. Rien n'est plus naturel. Les premiers ne perdent point un temps précieux, pour se transporter sur des champs éloignés. Ils peuvent employer tous les moments; la terre est continuellement sous leur inspection; on est difficile, je le sçais, pour accorder la permission de bâtir des maisons isolées, par la crainte de l'impossibilité de soumettre ces habitants dispersés à la police. Si la police générale est bonne, il n'y aura point de difficulté de l'appliquer aux habitants de la campagne, quel lieu qu'ils occupent. Peut-être même cette separation préviendra leur corruption & leur débauche.

IL est nécessaire que le législateur dirige le laboureur dans l'employ de sa terre. Souvent malgré la nature & le terroir, on veut tirer de son propre fond tous ses besoins. On ne veut rien acheter.

LE païsan suedois connoit si peu ses intérêts, qu'il tache de se passer du charron, du cordonnier, du tisseran. Cette mauvaise coutume fait languir la culture & les villes.

EN Angleterre, où le laboureur connoit mieux ses intérêts, il ne s'applique qu'à la production la plus convenable à la nature de son terroir. Une province n'entretient que
du

du betail, & achète son bled d'une voisine, où il y a de riches moissons ; celle tire de la première son betail, son beurre. Dans quelques plaines fertiles de l'Allemagne propres à la culture du bled, les habitants n'ont guères de prairies : ils tirent leur fourage de la montagne, & vendent aux montagnards le bled de la plaine. On a si bien reconnu l'avantage de ne s'adonner qu'à une seule branche de la culture, que les jardiniers de Londres ne plantent point indifféramment tous les legumes. Chacun a ses espèces favorites suivant le terroir de son jardin. Il y en a même, qui ne cultivent que des graines.

DANS les cantons qui sont favorables à l'entretien du betail, on ne permettra point, que la terre soit forcée pour produire de mauvais bled en petite quantité. Où le bled vient en abondance, les habitants ne doivent point former des prairies ingrates. Disons pourtant que des loix expressees sur l'employ des terres, paroissent trop gener la liberté des sujets. Les conseils & les instructions emanés du legislateur feront le même effet, & seront moins odieuses que des ordonnances. Si une branche de la culture demande des loix plus decisives, c'est celle des vignes. La trop grande quantité de vin est peu avantageuse à un peuple, puisqu'elle occasionne & fortifie son penchant à la crapule.

LE mauvais vin est aussi dangereux à la santé qu'aux mœurs & aux talents d'une nation. On ne permettra jamais, que les
habi-

habitants augmentent la quantité d'une liqueur si detestable : mais il n'y a aucune raison, à ne point favoriser cette culture, où elle reussit. Il est prouvé au moins, qu'un terrain planté en vignes nourrit le double du peuple, que la même étendue plantée en bled. Le terroir propre à la production du meilleur vin, est d'ailleurs rarement propre à d'autres productions. Si en France on se crut obligé de borner cette culture, la quantité disproportionnée des vignes inspireroit une juste crainte de voir négliger la culture du bled.

LE bled, la denrée la plus nécessaire, merite toujours la plus grande attention : mais les terres d'un état pourront fournir les moissons les plus abondantes dans des années heureuses, cet état risque cependant de manquer de cette nourriture indispensable dans des années mauvaises. On a imaginé plusieurs expédients pour prévenir ces disettes assés fréquentes. On a défendu l'exportation du bled : on a proposé des magasins.

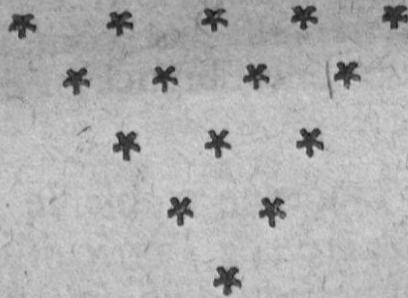
CES expédients sont sujets à des inconveniens considérables, & ne vont point au but ; si le laboureur sçait, où se defaire du produit de ses champs, il cultive toutes les années une plus grande quantité de bled. Ce n'est que quand les denrées sont à trop bas prix, qu'il se degôte de son travail : son decouragement est encore plus dangereux que la sterilité. La defense de vendre ses bleds hors de sa province, defense qui avilit

lit la denrée, produit ce decouragement. Pour empecher la difette, il n'y a point de moyen plus sûr & plus naturel, que la liberté entière du commerce de bled: une police momentanée ne suffit point: le magistrat y preposé, est abusé trop souvent par des avis interessés. Ce flux & reflux continuel d'ordonnances opposées, rend d'ailleurs le laboureur trop incertain, & ses revenus trop precaires.

ON est allé plus loin en Angleterre en suivant ces principes. Cette nation intelligente ne s'est pas contentée de permettre la sortie illimitée de ses bleds: elle accorde encore pour encourager le laboureur, une gratification à ceux qui exportent le bled, quand il est au dessous d'un certain prix. On sçait les debats, que la question, sur l'utilité de la gratification, occasionna dans le Parlement: des gens interessés la crurent à charge à la nation, & contraire aux progrès des manufactures. C'est à l'experiance à en decider. Depuis ce benefice l'Angleterre n'a plus effuyé de difette: le prix moyen du bled est plus bas qu'auparavant, & l'agriculture plus florissante. Il seroit sans doute très difficile d'établir une gratification semblable dans tous les païs: la liberté entière du commerce peut y suppléer. Elle produira au moins toujours des effets très avantageux.

POUR achever de porter la culture à sa perfection, il fera bon d'ajouter des recompenses aux loix, qui la dirigent. Il ne s'agit

git pas toujours de récompenses pécuniaires. Le souverain possède un riche fonds dans les honneurs, qu'il peut distribuer, & la plupart des possesseurs des terres seront plus sensibles aux distinctions qu'à l'argent. On peut varier, on peut déterminer des distinctions honorables aux différentes classes, qui ont eu le plus de soin à mettre leurs fonds en valeur. A la Chine le laboureur d'une province, qui a le mieux cultivé sa terre, est déclaré mandarin de la huitième classe. Qu'on ne croye point, que chés nous ces ames grossieres soient inaccessibles au desir de la gloire. La nature n'est pas si avare de ses dons, qu'elle n'accorde souvent une grande ame à l'habitant d'une cabanne.



VIII.

DE LA DIRECTION DE L'AGRICULTURE.

LES objets qui exigent le concours de la législation, pour la perfection de l'économie, sont en grand nombre, comme nous l'avons vû, & fort compliqués. Ils demandent une attention non interrompue de la part du magistrat, qui doit les diriger. Il est impossible que dans un état d'une certaine étendue, ceux qui sont chargés du détail du gouvernement, suivant l'arrangement ordinaire des emplois, & qui sont déjà accablés d'affaires, dont le poids & le nombre augmentent même tous les jours, puissent suffire encore à un détail aussi composé, que celui de la direction de l'agriculture. Il est difficile que l'homme d'état entasse les connoissances nécessaires à toutes les branches du gouvernement.

UN auteur moderne conseille de faire un département séparé de l'agriculture & de le soumettre à l'inspection d'un ministre particulier. Quoique l'importance de la matière paroisse demander l'application d'un homme entier, on sera peu porté à multiplier les ministres. On ne pourra se passer au moins d'inspecteurs d'économie dans les provinces, soumis à un directeur général, ou à un tribunal composé de personnes intelligentes, qui embrasse d'un coup d'œil toutes les branches de

de la culture, & répand ses lumières dans toutes les provinces. Henry VIII. Roi d'Angleterre reconnoissoit déjà l'utilité d'un tel tribunal. Il en établit un, destiné uniquement à veiller sur la perfection de l'œconomie générale de son Roïaume.

IL paroîtra à ceux, qui n'envisagent ces choses que superficiellement, qu'on pourroit confier la direction de l'agriculture, au ministre, ou au conseil des finances, dont les fonctions y ont beaucoup de rapport: Mais en examinant de près l'esprit de la finance, on ne sçauroit approuver cet arrangement. La finance ne pense qu'à moissonner, jamais à semer, elle est trop attachée à l'exactitude de la récepte, à l'ancienne routine, & aux formalités. Elle ne sçauroit embrasser avec toute l'ardeur requise les établissemens, qui ne rapportent qu'avec le tems, qui mettent du vuide dans les réceptes, ou qui demandent des avances. Cependant il est clair, qu'en prenant tous les moyens propres à perfectionner la culture, il arrivera des pertes & des non-valeurs. On sera obligé de ménager les forces du laboureur, de l'aider quelques fois dans son impuissance, & d'attendre, que le tems rembourse, comme il fera, avec usure les pertes & les fraix.



IX.

CONCLUSION.

CES réflexions qu'on hafarde, ne font point destinées pour instruire du détail de la culture: L'étendue de la matière demanderoit un ouvrage entier pour chaque article particulier. C'est une tache que les sçavants pourroient se proposer, & dont l'exécution leur fera plus d'honneur, que tant d'ouvrages inutiles, dont ils enuyent le public. Je me suis contenté de montrer les points de vue, sous lesquels le philosophe, le cultivateur & le politique pourront envisager ces objets.

EN s'appliquant à ces connoissances interessantes, le philosophe aura l'occasion la plus agréable de satisfaire son desir de sçavoir, & d'augmenter ses lumières. Le particulier qui mettra en pratique les découvertes du philosophe, trouvera le moyen le plus sûr d'augmenter sa fortune & d'exercer la plus noble des ambitions, celle de l'empire de l'homme sur la nature. Le souverain qui dirige & favorise les travaux de tous, fondera sa puissance indépendante sur des fondements inébranlables.

* * * * *
* * * * *

ESSAI